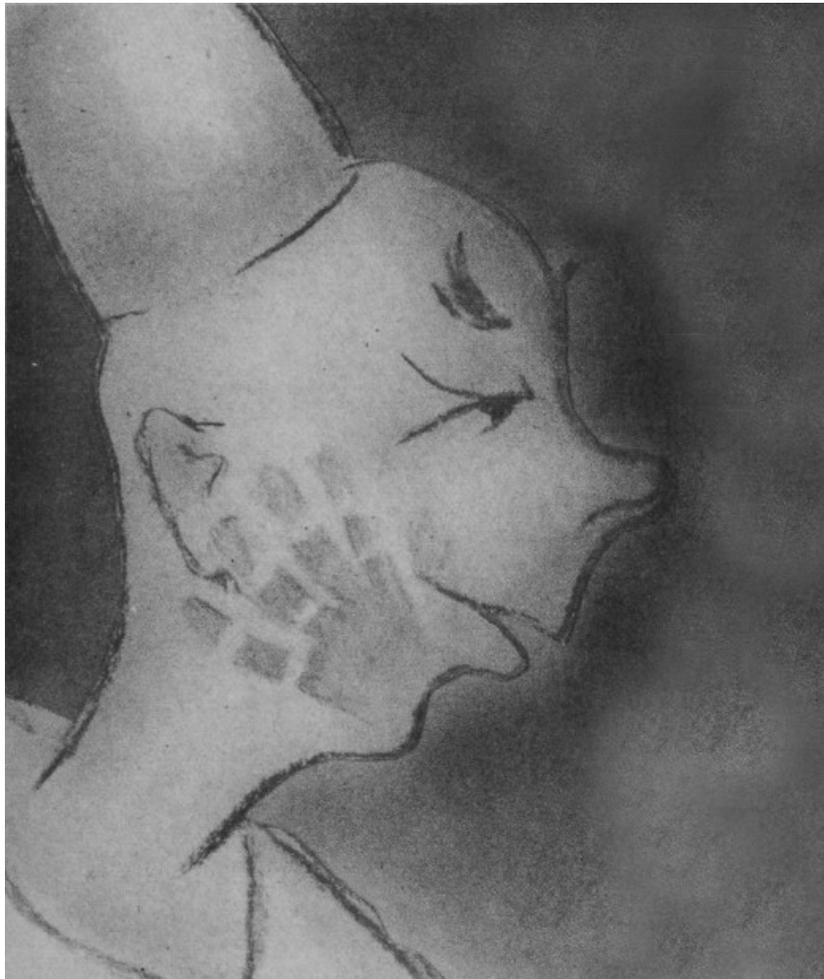


Le Clown au clair de lune

Texte de Marie Colmont

Illustrateur inconnu

Texte paru dans le journal Marianne le 28 décembre 1938



Va t'habiller, dit tante Laure.

Lise plia son ouvrage et se leva.

C'était extraordinaire comme la maison était silencieuse ce jour-là. Juste le branle régulier de l'horloge au fond de la salle... Mais dans le jardin, dans la basse-cour, pas un flûtiau de merle et pas un gloussement de volaille. Les bonnes se taisaient à la cuisine, ce n'était pas l'heure encore de remuer les casseroles ; et de l'autre côté de la rue, le forgeron, sans doute, n'avait plus rien à forger puisqu'on n'entendait plus le chant profond de son enclume.

S'étant levée, Lise ne s'étira ni ne parla ; elle sortit à pas tranquilles. C'était une petite dame de quatorze ans, mince comme une avoine. Elle ne savait pas qu'elle était jolie, et que même ses nattes vilainement tressées, dont elle avait horreur, n'arrivaient pas à la défigurer. Quelquefois, elle se regardait dans la glace, avec cette âpreté secrète qu'elle mettait à toutes choses. Sans qu'un muscle bougeât sur son visage blanc, elle

considérait les trous pleins d'ombre de ses yeux, son nez qu'on disait trop long, cette lippe espagnole de sa lèvre, et ces idiots de nattes pendant sur ses oreilles, qui lui faisaient le crâne trop pointu en arrière.

D'autres auraient fini cet examen sur une abominable grimace, peut-être sur un soupir. Elle, non, pas un geste, bien qu'elle souffrît mille morts à se croire si laide. On ne peut pas savoir comme elle brûlait en dedans, pour cela, pour autre chose, pour pas grand-chose, pour tout.

« Va t'habiller », avait dit tante Laure. Pour aller chez les dames Morel, il n'y avait pas grande toilette à faire ; Lise enleva seulement son tablier, brossa ses bandeaux, décrocha son chapeau de toile et prit ses gants.

Tante Laure avait un génie particulier pour tordre le cou à la joie. Depuis huit ans que cela durait dans cette maison où sa mère était morte, d'où son père était absent trois jours sur quatre. Lise, petit à petit, avait éteint son sourire. Il n'y a pas encore de tribunaux pour ces sortes d'assassinats.

Quand elle descendit de sa chambre, Lise trouva tante Laure debout dans le vestibule, qui attendait. Allongé sur les dalles noires et blanches, Kid, le bas-rouge, remua faiblement la queue à leur passage.

La ville était un enfer suffocant où tout flambait : les murs aux persiennes closes, les pavés, le ciel d'un bleu dur. Lise pinçait le nez, recroquevillait ses doigts de pied dans ses sandales à la semelle trop mince essayait de penser à des choses fraîches : la bouteille de vinaigre de framboises que les dames Morel feraient monter de la cave, tout à l'heure, par leur domestique bossue ; une feuille d'oseille, cueillie dans le potager au crépuscule et mâchée en cachette ; le chant des gouttières à la saison des pluies ; les yeux verts de Valentine. Ah ! si Valentine pouvait venir elle aussi en visite chez les dames Morel !

Comme il fallait s'y attendre, la maison de ces dernières était une oasis. Le vinaigre de framboise emperlait de buée son carafon ; des feuilles de citronnelle et de verveine, froissées dans une coupe, distillaient une odeur acide dans le salon aux toiles de Jouy. Et Valentine était là, avec toute sa bande de cousins, venus de plusieurs lieues à la ronde. C'était une assemblée pépiante, car chez les dames Morel, d'assez petite naissance, on ne prenait pas de grands airs.

— Nous couchons tous ici ce soir, dit Valentine à Lise. Et sais-tu pourquoi, ma vieille ? Parce qu'il y a le cirque !

C'est ainsi que Lise alla au cirque et qu'elle y rencontra l'un des visages de son destin, qui se promenait en l'attendant, les mains dans les poches de son costume de satin rose.

Elle ne le vit pas tout de suite. Deux fois déjà il était entré en piste pour un de ces sketches rapides qui divertissent le public entre deux numéros, tandis qu'on déroule un tapis ou fixe des agrès. Lise n'aimait pas les clowns : ces visages barbouillés lui faisaient peur depuis sa petite enfance ; leurs pitreries ne l'égayaient pas. Comme elle regardait en l'air l'essaim des noctuelles qui se brûlaient éperdument aux becs à acétylène, elle ne vit pas les deux-premières claques qu'il reçût, mais elle vit la troisième.

Il était à ce moment-là juste en dessous d'elle. C'était un tout jeune clown aux yeux tristes ; les mondes scintillaient, brodés en paillettes d'acier, sur le milieu de son ventre et sur son petit derrière ; soleils et lunes aux faces hilares, comètes, croissants, un poudroiement d'étoiles.

Sur les gradins, tout le monde trépigait, hurlait de rire ; elle abaissa un instant son regard : à ce moment, la gifle claqua.

Qu'y eut-il soudain de surhumain sur le visage burlesque ? Honte, misère, résignation, tout le destin nostalgique des clowns s'y inscrivit en une seconde, parmi les fausses rides et les taches de couleur. Pour une fois, il n'eut pas à chercher sa grimace :

elle lui monta du cœur aux joues comme un flot. Car lui la regardait depuis longtemps, cette mince madone, et ne voyait plus qu'elle dans le caviar des gradins ; recevoir une gifle sous ses yeux !

Alors, tournant la tête, elle reconnut le clown debout dans l'ombre d'un portant.

Il avait enlevé son costume de satin rose et revêtu la livrée galonnée des manœuvres. Maintenant qu'il ne portait plus sa perruque d'étope, on voyait qu'il était blond. Son visage était lisse, presque joli ; son regard demeurait lourd et suppliant.

Lise se – détourna vite ; elle n'avait plus une goutte de sang aux joues ; une grande onde de chaud passa sur elle, puis une onde de froid. Elle se tenait droite comme une barre de fer, crispée des pieds à la tête pour lutter contre une mollesse soudaine pleine de nausée et d'angoisse. Était-ce bien elle qu'il regardait ? Impossible... Trop laide. Comme – lui de sa gifle, elle eut honte à mourir de son nez et de ses nattes ; d'une pichenette, elle en renvoya une derrière l'épaule, essaya de fixer la piste, d'oublier ces yeux tendres : c'était mal, sans doute, qu'ils fussent si tendres.

Bon gré mal gré, il fallut bien qu'elle y retournât ! Un aimant irrésistible l'appelait ; sa tête vira : oh ! Dieu ! il était là toujours, ses yeux étaient là !

Il s'agita un peu, gauchement, fit comme une espèce de salut, ouvrit la bouche pour un sourire.

— Ravissant, hein ? dit la voix de Valentine.

Lise tressaillit, revint sur terre.

Bientôt ce fut la fin de la représentation. Le cirque se vida, lentement.

Pardon mademoiselle...

Une voix à l'accent étranger... une main qui cherche la sienne, y force un petit papier, referme dessus ses doigts avec une pression tendre. Un dernier sourire des yeux tristes... c'est tout, personne n'a rien vu.

Maintenant, Lise est dans sa chambre.

Dans son lit, sans un soupir. Lise attend... Le silence dure... dure si longtemps qu'on peut y aller. Hop ! À sa fenêtre, dans un rayon de lune, Lise déplie le papier :

« Nous ne partons que demain matin. Je vous attendrai jusqu'à minuit dans le jardin public. Comme vous êtes belle ! – Anton. »

Lise relit et relit le message mal écrit. Son cœur se gonfle. Quel beau petit fou ! Mais un clown... Est-ce qu'on « aime » un clown ? Est-ce « ainsi » que vient l'amour ?

... Bien sûr, elle n'ira pas. La voit-on dans le jardin public, en chemise de nuit ? Lise voudrait bien rire de tout son cœur, mais il y a dans le clair de lune un visage humilié qui flotte, un si pauvre regard suppliant qu'on en a mal entre les côtes.

... Comme la terre est fraîche, la nuit ! Un tout petit vent remue la cime du frêne ; au fond de la plaine, un train a sifflé. Est-ce qu'il est plus de minuit ?

Trois notes de bronze tombent dans le silence : moins le quart seulement...

Lise, soudain, enfila une robe, met ses sandales à semelles sourdes, se glisse dans le couloir.

Ensuite, elle a enfourché la rampe et a descendu deux étages en glissant, c'est le meilleur moyen de ne pas faire grincer les marches.

La voici qui ouvre sans bruit la porte de service ; le jardin baigne ses pelouses dans de la lune ; au fond, il y a les grands arbres du jardin public, et elle serre dans sa main la petite clé de la barrière.

Mais droit au milieu de l'allée, tout noir dans le blanc qui descend du ciel, Kid attend, remuant la queue. Déjà il fléchit les pattes de devant pour un saut amical, déjà son gosier s'enfle pour un aboi de bienvenue : quelle chance, Lise qui vient faire une partie en pleine nuit !

— Chut ! Kid, tais-toi !

L'accent est si impérieux, bien que l'ordre ait été proféré à voix basse, que Kid se redresse, déconcerté : quoi, pas de jeu ? Alors, que fait Lise à cette heure au milieu du jardin ?

Lise suit le bord des pelouses à pas de loup, pour ne pas faire crier le gravier des allées ; il n'y a rien qui sonne aussi clair dans le silence nocturne, elle le sait bien. Elle va vers le bout du jardin, vers les grands arbres noirs...

« Quoi ? Elle s'en va ? Elle va se promener ? Et mon collier, et le fouet ? Elle oublie tout ? », songe Kid.

Un aboi bref pour la rappeler à l'ordre... Lise s'arrête, pétrifiée. Ce chien ne se taira donc pas ? Il ne la laissera pas faire ce qu'elle veut, pour une fois, tandis que l'autre dragon dort là-haut ?

Lise lève la – main pour frapper le chien, mais il recule avec un air si complètement abasourdi qu'elle a soudain envie de rire.. Elle s'agenouille, prend la grosse tête entre ses bras :

— Écoute, mon Kid, tais-toi ! Je vais revenir... Ne fais, pas de bruit, Kid, pas de bruit...

« Pas de bruit... » Bon. Kid a compris. Depuis le temps qu'ils jouent ensemble, « pas de bruit » est un maître-mot qui règle les jeux, tous les jeux : celui de cache-cache derrière les massifs de dahlias, celui du trappeur à l'affût d'un merle, celui du contrebandier dans le buisson, quand le pas du gendarme crisse sur l'allée... « Pas de bruit. » Entendu !

Lise ramène le chien vers sa niche, ramasse un bout de corde, attache la bête.

— Reste là, je vais revenir...

Kid n'aime pas ça, mais il se résigne. Il met son museau sur ses pattes, cligne de l'œil, remue la truffe, et regarde d'un air de rancune s'éloigner son amie.

Lise est passée de l'autre côté de la barrière.

Ah ! vous êtes venue ! Je n'espérais plus...

Lise se-met à trembler. Le clown est là, debout sous les arbres. Il n'a plus son costume rose, naturellement, Lise s'y attendait bien ; pourtant, elle est déçue. C'est qu'il n'a plus non plus sa veste à brandebourgs ; il porte un maillot bleu et un pantalon gris, comme les ouvriers de la fabrique de perles, comme tant de gens qu'on voit dans les rues et sur les quais. Son cou est large, dans l'échancrure ronde du maillot. Il se dandine. Il dit : « Fous'êtes fenu. Che n'espérais plus. » C'est un accent bête, qui fausse tout. S'il n'avait pas soudain levé ses yeux tristes. Lise serait partie.

Mais il a levé ses yeux tristes, où la lune met des paillettes, comme les lampes tout à l'heure sur son habit de clown. Comme Lise est sans force devant ces yeux-là !

Maintenant, ils se sont assis sur un banc. Loin l'un de l'autre encore. Lise a peur... Oh ! pas de lui ! de tante Laure, de la ville qui dort ou qui guette derrière les grilles, de tout ce que peut tenir d'épouvantable en ses griffes la prochaine minute...

— Comment fous appelez-vous ?

— Lise.

— Lise... c'est choli... Moi, Anton.

— Anton, répète Lise. Ça veut dire Antoine, n'est-ce pas ? De quel pays êtes-vous ?

— Che suis Belche.

— Ah !

Belge... Quelle idée d'être Belge !

Est-ce que Kid n'a pas gémi là-bas ? Est-ce que rien ne bouge derrière la haie ? Et si le vieux gardien du jardin, tout, à coup...

— Écoutez, dit le petit clown, pourquoi êtes-vous si cholie ? Fous afez des cheveux de soie... Vous afez l'air doux comme une Sainte-Vierge. Quand che fous ai vue, ch'ai été fou.

Où prend-il ces mots fervents, le traîneur de routes ?

C'est donc vrai qu'elle n'est pas laide ? Lise relève un peu la tête, refait son sourire, mais cette fois droit en face. Quelle aube dans ses yeux !

Le petit mâle frémit : un besoin de prendre et de donner envahit son corps par ondes brusques : il se penche un peu, pose sa main sur la main brune qui s'abandonne à côté de lui, sourit, guette un consentement :

— Oh ! fos petits doigts...

Là-bas, Kid, levant soudain le nez, flaire la nuit, gronde et, se retournant, mécontent sans savoir pourquoi, commence à ronger sa corde.

Il n'y a plus de vent à la cime du frêne. Tout se tait. La lune continue de verser son philtre. Les yeux du clown sont plus sombres encore, ceux de Lise sont clos. Les baisers montent le long de son bras... Elle voudrait s'en aller, elle n'ose plus, elle ne peut plus, prisonnière maintenant d'un piège subtil, d'yeux brûlants, de mains caressantes. Est-ce cela, l'amour ? Comme c'est triste !

Un brin de la corde a cédé, claquant au nez du chien. Un autre, un autre encore... Kid tend rudement le cou : tout craque. D'un trot oblique, il file à travers les pelouses et les allées ; son pas à lui ne fait pas chanter les cailloux. Le voici à la barrière. Voici dedans son nez une odeur nouvelle. Qu'est ceci ? Un inconnu ?

Kid se rue en avant, fracasse la nuit à grands coups de gueule.

C'est la minute où le petit clown, ployant Lise en arrière, penche sa bouche avide vers un visage exsangue...

Des lumières fleurissent les fenêtres de la maison ; des volets claquent ; on entend des rumeurs.

Lise a sursauté, repoussé le clown.

— Kid, Kid, par pitié, tais-toi !

Mais le chien n'écoute plus. Il ne sait pas qu'il est le fils d'un champion de saut, mais il découvre soudain dans ses jarrets la force héréditaire, recule, bondit, franchit la barrière. C'est une bête folle, la gueule baveuse, qui accourt en râlant de rage.

— Sauvez-vous ! crie Lise.

Elle-même se jette en avant, tend les bras.

— Je le tiens, sauvez-vous !

Hélas ! le chien aussi la tient. Entre ses mâchoires écumantes, on voit des petits doigts et du sang ; une douleur fulgurante tord le bras de Lise. Ivre, la bête a refermé au hasard sa grande gueule, et maintenant elle mâchouille encore en grondant, se débat ; c'est l'autre qu'il lui faut, l'autre qui court sous les grands arbres.

Lise a si mal qu'elle voudrait mourir ; mais tout n'est pas fini. Des gens courent dans le jardin. Vite, revenir en arrière avec cette bête hurlante, refermer la barrière, qu'on ne voie pas qu'elle est sortie de chez elle. C'est fait, maintenant on peut venir.



— Qu'est-ce que c'est que ce sabbat ? crie tante Laure, qui court devant tout le monde.

Puis, tout de suite :

— Mon Dieu ! Lise, du sang ! Qu'est-il arrivé ?

Qu'est-il arrivé ? Peut-on le dire ? Peut-on jeter à la face de la ville qu'on avait rendez-vous avec un clown dans le jardin public ?

— C'est Kid, tante, gémit-elle. Je l'ai entendu aboyer, je suis venue, il m'a mordue...

Oui, elle fait cela. Lise : pour se sauver, elle accuse son vieux camarade... Oh ! qu'on ait pitié d'elle ! Comprend-on ce que c'est que l'œil froid de tante Laure, que les dents d'une petite ville, mille lois plus cruelles que les dents d'un chien ? Lise a quatorze ans, et depuis huit ans elle tremble.

— Il t'a mordue ! répète la tante. Mais qu'est-ce qu'il a ?

Le bête renifle, la tête basse, sous la barrière ; elle a de la terre et du sang plein les poils de ses babines.

— Oh ! tante, on ne va pas le battre ?

— Emmenez-le, Martin, dit tout à coup tante Laure au jardinier, de sa voix brève.

— Non... emmenez-le, Martin, et enfermez-le dans la resserre. Vous me comprenez ?

Qu'est-ce que Martin a compris ? Il hoche la tête, prend le chien au collier et le mène de loin, au bout de son bras robuste.

Kid ne résiste pas ; le rôdeur est parti, on le sent dans l'air redevenu pur ; sans doute, il est loin maintenant, vers les roulottes. Gentiment, Kid trotte auprès du jardinier, en se léchant le museau à petits coups de langue.

Maintenant c'est le matin. On a aidé Lise à s'habiller, on l'a installée dans un fauteuil, avec un livre. Sa main droite disparaît dans un bandage bourré d'ouate. Elle a un cerne bleu sous les yeux. Cette nuit, le pansement a été dur à faire, mais elle ne s'est pas évanouie. Ces petites personnes minces ont plus de résistance qu'on ne croit. Ensuite, malgré l'infusion de fleuri d'oranger et les pilules, c'est un pauvre sommeil qui lui a clos les paupières.

Lise s'efforce de ne pas penser : elle ne veut plus revoir les yeux tristes ; elle ne veut plus se souvenir du doux contact d'une bouche sur son bras nu, ni s'inquiéter du compagnon qu'elle a trahi. Elle se dit seulement que c'est bon de ne plus être laide.

Des voix dans la cour... Qui est-ce ? Lise se traîne à la fenêtre. Tiens, le fils Morel qui vient de s'établir vétérinaire... Tante Laure est avec lui ; ils parlent à mots contenus. Le vétérinaire a l'air désapprobateur ; Tante fait son petit geste coupant de la main droite : « À prendre ou à laisser, mon garçon... » On croit l'entendre...

Ils entrent dans la serre. Lise sourit. Naturellement, tante s'imagine que Kid est enragé parce qu'il l'a mordue hier soir ; alors elle va le faire examiner par le vétérinaire. On ne peut pourtant pas lui dire comment ça s'est fait... Tant pis : une visite à vingt francs, quoi, ce n'est pas le diable...

Mais qu'est-ce qu'il y a ? On entend trois longues plaintes, la dernière surtout, longue, longue et étouffée... Tante Laure sort de la resserre en relevant ses jupes, le fils Morel remet quelque chose dans son sac.

Lise ne sourit plus, elle est pâle comme la mort. Qu'est-ce qu'ils ont fait au Kid ? Il faut savoir...

Si blanche, dans sa robe blanche, elle a l'air d'un fantôme quand elle se dresse devant eux, tout près du grand portail.

— Kid ?

— Veux-tu remonter dans ta chambre ! gronde tante Laure.

Mais pour la première fois de sa vie. Lise n'a pas peur de tante Laure.

— Kid ? redit-elle dans un souffle, en se tournant vers le fils Morel, les yeux agrandis.

— Il n'a pas souffert, mademoiselle, dit le vétérinaire en baissant la tête. Une piqûre... ça valait mieux... Un chien qui devient méchant, c'est un danger de tous les jours...

Lise est allée jusqu'à la resserre, a ouvert la porte. Kid est couché sur le flanc, comme quand il dort, meus non... pas comme quand il dort...

Kid, qu'elle a tué par son mensonge.

Cette fois elle a glissé en arrière, évanouie.

Lise a lutté pendant quarante-cinq jours contre la mort. La maison s'est emplie de voiles blancs, de chuchotements, d'odeur fade.

Un matin, elle a rouvert les yeux et reconnu les pois de senteur de sa fenêtre. Et maintenant, c'est comme si elle sortait d'un long tunnel.

Quand il fait beau – et Dieu sait si c'est beau, un jour d'octobre ! – on la porte au jardin sur une chaise-longue. Elle n'a plus ses grandes nattes, On a dû couper ses cheveux quand la fièvre lui mâchait le cerveau ; ils frisent autour de son front en boucles courtes, c'est bien plus joli. Jamais l'arête de son nez n'a paru si vive, dans son petit visage réduit à rien ; mais son teint a pris une telle douceur nacrée qu'elle est adorable tout de même.

Un jour, le fils Morel est revenu. Il a mis sur ses genoux, sans rien dire, un tout petit chiot noir et feu qui tremblait sur ses pattes et cherchait du museau le flanc maternel. Lise a serré les lèvres, et tandis qu'elle passait son doigt mince sur la petite bête en velours, une larme a roulé sur sa joue. Le fils Morel aussi avait les yeux humides en se relevant.

Depuis, il est revenu souvent, pour l'aider à élever la petite bête fragile. Il regarde Lise avec des yeux pénétrants. C'est un garçon grave qui a le cœur bon ; que Lise ait failli mourir de la mort de son chien l'a bouleversé de tendresse. L'autre jour, leurs mains se sont rencontrées sur le dos du petit bas-rouge et ne se sont pas désunies.

À travers tout le feu de sa souffrance, Lise, éblouie, voit venir l'amour...